

## NOTAS Y COMENTARIOS

### LANGUE ARABE ET LANGUE BERBÈRE DANS LE MAGHREB MÉDIÉVAL : NOTES DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE

Mohamed **MEOUAK**\*  
Universidad de Cádiz

BIBLID [1133-8571 13 (2006) 329-335]

#### **La question des langues dans le Maghreb médiéval**

Pour la plupart des historiens du Maghreb au Moyen Âge, il est un fait acquis depuis longtemps et qui repose sur une interrogation relative à la pratique des textes et documents rédigés dans leur immense majorité en langue arabe, et qui consiste en une question simple : quelles places occupaient les autres langues comme le berbère et l'ensemble de ses variantes dans l'historiographie maghrébine médiévale ? Les spécialistes d'histoire du Maghreb ont répondu en partie à cette question mais sans pour autant aborder un problème crucial, celui du statut des langues au sein de formations sociales et politiques, à priori stables

---

\* Área de Estudios Árabes e Islámicos. E-mail : mohamed.meouak@uca.es

et homogènes<sup>(1)</sup>. Le dossier relatif à la position statutaire des langues, des modes d'emploi des langues et de la continuité de l'usage de ces langues constitue une véritable problématique scientifique digne d'intérêt mais au contenu également idéologique qui n'a pas cessé de défrayer la chronique des débats<sup>(2)</sup>.

Les questions qui viennent d'être proposées plus haut vont être prises en considération à partir de quelques textes écrits entre les VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècles. Ces ouvrages constituent sans nul doute des sources de premier choix pour les arabisants et les historiens spécialistes du Maghreb. Les auteurs de ces productions ont, semble-t-il, été sensibles, parfois, aux problèmes de compréhension linguistique qui pouvaient surgir à la lecture de leurs livres. Nous avons relevé quelques mentions de cette préoccupation pour la traduction d'une langue à une autre, en l'occurrence arabe-berbère / berbère-arabe. D'ailleurs, ce qui nous semble curieux dans cette démarche, que l'on peut, jusqu'à un certain point, qualifier de pédagogique, c'est le lien étroit maintenu avec certaines compositions dites didactiques dans le Maghreb médiéval.

### **Arabe et berbère dans le Maghreb médiéval : philologie et histoire**

Si l'on en croit la documentation arabe médiévale, il semble que la question des langues au Maghreb était, et l'on n'en doutera aucunement, une des préoccupations majeures de la société, au moins dans le champ des élites politico-sociales. Il n'est pas dans notre intention de donner une liste complète des données relatives à ces questions mais arrêtons-nous sur un exemple tout à fait significatif de cette problématique. 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī (mort après 621/1224), fameux chroniqueur d'époque almohade, nous a laissé un texte historique dans lequel il narre les différents événements politiques survenus en

(1) Plusieurs ouvrages collectifs ont tenté, avec plus ou moins de succès, de répondre à ces difficultés textuelles, historiographiques et épistémologiques. Voir par exemple P. Achard, M.-P. Gruenais, D. Jaulin (dir.), *Histoire et linguistique*, Paris, 1985 ; A. Sebti (coord.), *Histoire et linguistique. Texte et niveaux d'interprétation*, Rabat, 1992 ; J. Aguadé, P. Cressier, Á. Vicente (éds.), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental. Dialectologie et histoire*, Madrid, 1998 ; J. Dakhliā (dir.), *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris, 2004.

(2) A. Bounfour, *Le nœud de la langue : langue, littérature et société au Maghreb*, Aix-en-Provence, 1994, et F. Benrabah, *Langue et pouvoir en Algérie : histoire d'un traumatisme linguistique*, Paris, 1999 sont, parmi d'autres études, deux ouvrages à prendre en compte pour comprendre la complexité des débats.

Occident musulman jusqu'à son époque. Il fait bien entendu une place importante au règne des Almohades et s'attarde parfois sur des questions en relation avec les langues du Maghreb. Dans une partie du livre rappelant la figure d'Ibn Tūmart, il est dit textuellement : *tumma yaqra'ūna tawālīf Ibn Tūmart fī l-'aqā'id bi-lisānihim wa-bi-l-lisān al-'arabī* ou « Puis ils se mirent à lire les compositions d'Ibn Tūmart sur les doctrines dans leur langue et en langue arabe »<sup>(3)</sup>. Sur ce dernier exemple, nous ferons deux commentaires parmi bien d'autres. Le premier concerne le protagoniste de la narration, c'est-à-dire Ibn Tūmart et à propos duquel, nous pouvons supposer qu'il avait maintenu très présent l'usage de la langue berbère dans sa vie religieuse et la diffusion de ses idées<sup>(4)</sup>. D'ailleurs, le fragment indique d'une part l'usage de «leur langue», soit le berbère, et d'autre part, la «langue arabe». Le deuxième voudrait insister sur le fait que la variante berbère dont il est question dans le texte est celle des Maṣāmida, qui serait la plus utilisée ou du moins celle qui est la plus souvent documentée dans la source historique. Cette dernière remarque n'a rien d'étrange puisque les Almohades provenaient de la confédération tribale des Maṣāmida<sup>(5)</sup>.

Arrêtons-nous maintenant sur une autre de ces oeuvres, intitulée *Kitāb al-ansāb fī ma'rifat al-aṣḥāb* et qui aurait été recopiée par un certain Ibrāhīm b. Mūsā b. Muḥammad al-Harḡī, en 714/1214, afin de voir comment son auteur fait une petite digression d'ordre philologique sur l'origine et la signification du nom d'Ibn Tūmart. D'une certaine manière, il explique au lecteur, arabophone et / ou berbérophone, de ce dont il est question et de la manière suivante : *fa-qālat bi-l-lisān al-ġarbī 'ātūmart inū ayssak āyīwī' ma'nāhu yā farḥatī bik yā bunayy* / «Elle disait en langue occidentale : 'ātūmart inū ayssak āyīwī', c'est-à-dire 'Ô ma joie par toi, ô mon petit enfant'», et d'ajouter plus loin : *taqūlu bi-l-lisān al-ġarbī 'yak tūmart' ma'nāhu ṣāra wa-farḥ<sup>am</sup> wa-surūr<sup>am</sup>* / «Elle dit en

(3) 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *Al-Mu'ğib fī talḥiṣ aḥbār al-Maġrib*, éd. R.P.A. Dozy, Leyde, 1881, p.249.

(4) Sur Ibn Tūmart, voir R. Bourouiba, "Chronologie d'Ibn Toumart", *Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb*, 3 (1967), p. 39-47 ; idem, *Ibn Tumart*, Alger, 19822, p.55-105 ; T. Nagel, "La destrucción de la ciencia de la *ṣarī'a* por Muḥammad b. Tūmart", *Al-Qanṭara*, XVIII/2 (1997), p.295-304.

(5) Sur ces aspects, voir D. Souidi, *Généalogie et pouvoir au Maghreb du IIe au VIIIe / VIIIe au XIIIe siècle*, Paris, 1996, p.212-244.

langue occidentale ‘*yak tūmart*’ avec le sens de ‘il est devenu joie et satisfaction’»<sup>(6)</sup>.

Deux remarques, parmi bien d’autres, peuvent être suggérées. D’abord à propos du rôle du terme *ma’nā*. Il semble que celui-ci sert de liaison entre le problème et la résolution de celui-ci : *ma’nā* = «explication», «sens» → *ya’nī* = «c’est-à-dire». Une autre expression, relativement bien documentée dans le texte, permet de faire la liaison entre le syntagme arabe et le syntagme berbère : *bi-l-lisān al-ġarbī* ou «en langue occidentale», signifiant bien entendu dans ce contexte «en langue berbère»<sup>(7)</sup>. D’ailleurs, dans ce dernier type d’exemples, on reconnaîtra bien volontiers que traduire *bi-l-lisān al-ġarbī* par «en langue occidentale» n’est pas forcément satisfaisant. Cependant, cette translation offre au moins l’avantage de différencier les origines géographiques de la langue arabe, à savoir orientales par rapport à la langue berbère qui aurait des origines plus occidentales. En outre, il nous faut nous arrêter sur un autre problème posé lorsque l’historien et le philologue tentent de restituer l’outillage vocalique des documents étudiés. En effet, comment pouvons-nous être sûrs et certains de la vocalisation des fragments donnés, çà et là, en berbère. Il s’agit de toute évidence d’un problème crucial, au demeurant fort délicat, pour la reconstruction des principales structures grammaticales du berbère ancien, c’est-à-dire antérieur à l’époque moderne<sup>(8)</sup>.

Il en va de même chez un auteur comme Ibn Marzūq al-Tilimsānī (mort en 781/1379) qui, sans en faire son objectif principal, se souciait parfois de traduire des mots et des tournures berbères en arabe. Dans la partie relative aux actions du célèbre monarque mérinide Abū l-Ḥasan ‘Alī (mort en 752/1351) en matière

(6) *Documents inédits d’histoire almohade*, publiés et traduits avec une introduction et des notes par É. Lévi-Provençal, Paris, 1928, p.30 / 45 ; G. Marcy, “Les phrases berbères des documents inédits d’histoire almohade”, *Hespéris*, XII (1932), p.61-77 qui a systématisé le matériel linguistique berbère contenu dans les *Documents inédits d’histoire almohade*, et G.S. Colin, “Sur l’arabe marocain de l’époque almohade”, *Hespéris*, X/1 (1930), p.104-120 afin de se faire une idée des principales caractéristiques de l’arabe dans le Maghreb occidental au VIIe/XIIIe siècle.

(7) *Documents inédits d’histoire almohade*, p.26 / 39, 30 / 45, 38 / 57, 39 / 59, 40 / 61.

(8) Sur ces points, voir N. Van Den Boogert, “Medieval Berber Orthography”, dans S. Chaker (éd.), *Études berbères et chamito-sémitiques. Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Paris-Louvain, 2000, p.357-377, 359-370, et A. Bounfour, “Notes sur l’histoire du berbère (tachelhit). Essai de bilan et perspectives”, dans J. Dakhli (dir.), *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l’histoire du Maghreb*, Paris, 2004, p.169-181, notamment 172-175.

de politique fiscale et de lutte contre les impôts illégaux (*al-mukūs*), il nous dit par exemple au sujet d'un impôt spécial que l'on nomme ainsi en berbère : *wa-l-laqab alladī yusammā bi-l-lisān al-barbarī 'ībzağdan' wa-huwa 'ibāra 'amman harağa 'an waṭanihi li-fuqrihi wa-hāğatihi [...]* / «Et cet impôt est appelé 'ībzağdan' en langue berbère ; il s'applique à celui qui émigre de sa terre du fait de sa pauvreté et de ses besoins [...]»<sup>(9)</sup>. Sur ce dernier point relatif à la fiscalité mérinide, il est tout à fait intéressant de noter que le terme *laqab* (pluriel *alqāb*) contient le sens de «contributions fiscales»<sup>(10)</sup> qui étaient sollicitées lorsque les recettes ordinaires ne suffisaient pas pour couvrir les dépenses de l'État (*al-mağārim*, *al-maṭālib*, *al-mağābī*, etc.). Dans un autre contexte, antérieur puisque pris au règne des Almohades et étroitement lié avec le maniement plus ou moins aisé des langues arabe et berbère, l'écrivain de Tlemcen nous entretient d'un fait hautement emblématique. En effet, il narre une histoire à la fois curieuse et réaliste sur l'importance donnée à des situations où culture et philologie sont les deux principaux éléments constitutifs de la situation des langues parlées au Maghreb durant la période mu'minide. Les deux protagonistes sont le calife, membre de la famille des Banū 'Abd al-Mu'min, et le médecin Abū Marwān b. Zuhr qui avait manifesté au propre calife almohade le désir d'apprendre la langue des Mašmūda (*al-lisān al-mašmūdī*), et Ibn Marzūq, se faisant ainsi l'écho de l'événement, dit littéralement : *yā sayyidunā amīr al-mu'minīn, ġabaṭtu ihwānī alladīna yuṣārikūna fī fahm hādīhi al-luğa fa-law ađantum li-l-mamlūk fī-ta'allumihā [...]* *māđā šana'ta fī ta'allum al-lisān ? fa-qāla: yā sayyidunā, ša'b 'alayya ta'allumihī wa-lī zamān ṭawīl uḥāwilu fahmahu wa-ta'allumahu, fa-lam aḥfīz minhu illā lafza wāḥida fī hādīhi al-mudda al-ṭawīla; fa-qāla: wa-ayy šay' hiya hādīhi al-lafza ? fa-qāla lahu: yā mawlāy, 'awiš' ! fa-ḍaḥika al-ḥalīfa wa-qāla lahu: al-sam' wa-l-ṭā'a !*

(9) Ibn Marzūq al-Tilimsānī, *Al-Musnad al-ṣaḥīḥ al-ḥasan fī ma'āṭir wa-maḥāsīn mawlānā Abī l-Ḥasan*, éd. Ma J. Viguera, Alger, 1981, p.285 / traduction espagnole Ma J. Viguera, *El Musnad: Hechos memorables de Abū l-Ḥasan, sultan de los Benimerines*, Madrid, 1977, p.237. Dans une note infrapaginale, le texte arabe donne *ībzacdan*. À l'heure actuelle, nous sommes incapables de fournir plus de précisions sur les significations et les valeurs institutionnelles de *ībzagdan*.

(10) Sur le sens du mot *laqab* en relation avec la fiscalité, voir R.P.A. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde-Paris, 19272, 2 vols., II, p.542-543.

*wa-ma'nā hādīhi al-laḥza: a't(ī)nī* <sup>(11)</sup>[...] ou «Ô mon seigneur, prince des croyants, j'envie mes compagnons qui peuvent comprendre cette langue, pourriez-vous autoriser à ce dévôt, votre serviteur à l'apprendre ? [...]». Comment s'est passé l'apprentissage de cette langue ? Il lui répondit : ô mon seigneur, cela m'est difficile et j'ai passé beaucoup de temps pour essayer de m'y faire mais je n'ai assimilé qu'un seul mot durant cette longue période. Il lui demanda de quel mot il s'agissait ? Ô mon seigneur, 'awīš' ! Le calife se mit à rire et lui dit : 'À vos ordres' ! Ce mot signifie 'donne-moi' ! [...]». Mais le dialogue entre les deux protagonistes de l'évocation antérieure ne s'arrête pas là. Il continue effectivement sur la même structure avec l'apprentissage par Abū Marwān b. Zuhr d'un autre mot tiré de la langue des Mašmūda : 'arnū' «donne-moi plus», qui provoquera une fois de plus le rire chez le monarque almohade<sup>(12)</sup>.

En dernier lieu et dans un même ordre d'idées, nous signalerons que dans une chronique ibāḍite médiévale (circa VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) rédigée en arabe et comportant quelques extraits en berbère où il est question des origines et des sens du mot «Dieu» en berbère, on relève le même processus visant à déterminer implicitement les provenances géographiques et linguistiques de tel mot ou telle expression : *wa-qāla Abū 'Amr raḥimahu Allāh ma'nā l-mu'fī yuqālu al-barbariyya awšīd yā Rabb ay a'tīnī* ou «Abū 'Amr, que Dieu lui accorde sa miséricorde, a dit que le sens de celui qui donne se dit en berbère *awšīd* ô Seigneur ou donne-moi»<sup>(13)</sup>.

#### Arabe et berbère dans le Maghreb médiéval à travers les sources écrites

Même si il y a des difficultés nombreuses et variées, nous croyons que grâce à l'imbrication de quelques formes diglossiques présentes dans les sources

(11) L'édition du texte arabe propose la forme *a'tīnī* ?

(12) Ibn Marzūq al-Tilimsānī, *Al-Musnad al-ṣaḥīḥ al-ḥasan*, p.344 / traduction espagnole, *El Musnad*, p.284.

(13) Ce fragment est donné dans O. Ould-Braham, "Sur une chronique arabo-berbère des Ibāḍites médiévaux", *Études et documents berbères*, 4 (1988), p.5-28, 22 et 24 et il est traduit de la manière suivante : "Le sens de ce mot, dit 'Abū 'Amr, est «celui qui donne, le dispensateur» (*al-ma'ti*). Les Berbères disent en effet «*awšīd, ya Rabbī*», donne moi, ô mon Dieu". Sur cette problématique historico-religieuse, voir G. Marcy, "Le Dieu des Abadhites et des Berḡwata", *Hespéris*, XXII (1936), p.33-56, et T. Lewicki, "Sur le nom de Dieu chez les Berbères médiévaux", *Folia Orientalia*, VII (1966), p.227-229.

maghrébines, il est possible de reconstituer certains états linguistiques à des époques relativement précises, en arabe comme en berbère. Pour cette dernière langue, il existe des exemples curieux pris dans la littérature et dans lesquels on voit se manifester un désir d'expression dans la langue maternelle (berbère), voire même une profonde volonté d'enseigner les principes fondamentaux de l'Islam<sup>(14)</sup>. Enfin, notons que les éléments qui viennent d'être exposés nous permettent de parler de l'existence d'une véritable littérature bilingue comme ce fut le cas notamment dans la zone du M<sup>1</sup>zāb algérien, le grand Sud tunisien et le *ġabal* Nafūsa lybien avec de nombreux écrits biographiques et documents religieux et hagiographiques laissés par les différents groupements ibādites dès les V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles<sup>(15)</sup>. Ces textes, que nous croyons hautement marqués par une symbolique de résistance face à un entourage supposé hostile, alternent pour des motifs liés à la défense d'un patrimoine linguistique et littéraire, l'emploi du berbère avec l'arabe<sup>(16)</sup>.

\*\*\*

- 
- (14) Voir l'exemple d'un texte en berbère de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle dans A. Amahan, "L'écriture en *tašellhyt* est-elle une stratégie des *zawayas* ?", dans J. Drouin et A. Roth (éds.), *À la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, Paris, 1993, p.437-449, 437-438.
- (15) Sur les diverses tendances religieuses de la communauté ibādite et son histoire au Maghreb, voir P. Cuperly, *Introduction à l'étude de l'ibādisme et de sa théologie*, Alger, 1991, p.33-45, M. Vehkavaara, "Entering the exiting: the distinctive features of al-Ibādīya", *Studia Orientalia*, 82 (1997), p.129-144, 133-140, et M. Talbi, "La conversion des Berbères au ḥārīġisme ibādīto-ṣufrite et la nouvelle carte politique du Maghreb au II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle", dans M. Talbi, *Études d'histoire ifriqienne et de civilisation musulmane médiévale*, Tunis, 1982, p.13-80, 25-47.
- (16) On peut en voir des exemples dans T. Lewicki, "De quelques textes inédits en vieux berbère provenant d'une chronique ibādite anonyme", *Revue des études islamiques*, III (1934), p.275-296 ; *idem*, "Les historiens, biographes et traditionnistes ibadites-wahabites de l'Afrique du Nord du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle", *Folia Orientalia*, III (1961), p.1-134.